

Une passion pour le Nord

Elles sont environ 130 infirmières à travailler au nord du 55^e parallèle, au Nunavik. Leur pratique, différente, autonome, dans un contexte culturellement distinct, propose des défis humains et professionnels passionnants !

Par **Mariève Paradis**

Kuujuaq est le plus gros village du Nunavik. Il compte 2 400 habitants. Son petit hôpital bâti sur le roc abrite l'unité de médecine et la clinique. Il regroupe tous les médecins de l'Ungava. Ils sont en lien avec les six points de services de santé locaux qu'on appelle encore dispensaires.

La clinique de l'hôpital tient lieu à la fois de clinique sans rendez-vous, de service des urgences et de clinique externe. De jour, huit infirmières y travaillent. De nuit, elles sont deux pour répondre aux urgences. Dans les points de services, deux infirmières servent aux besoins d'un village. Un autre hôpital situé à Puvirnituaq dessert la population de sept villages de la baie d'Hudson. Ses médecins assistent également les points de services de Salluit et Inukjuak.

Bien que la dévotion des infirmières qui travaillent dans le Nord soit remarquable, le taux de roulement est important. Une étude du ministère de la Santé et des Services sociaux faite entre 1999 et 2010 indique que la période de rétention moyenne des infirmières au Nunavik dépasse à peine deux ans et demi. « Le recrutement a toujours été un défi parce qu'on dépend des professionnels de la santé qui viennent de l'extérieur », explique Minnie Grey, négociatrice en chef chez Makivik, société qui gère la Convention de la Baie James et du Nord québécois. Pendant une dizaine d'années, elle a été directrice générale du Centre de santé Tulattavik de l'Ungava, à Kuujuaq.



© Mariève Paradis

Kuujuaq, avec ses 2 400 habitants, est la plus importante communauté du Nunavik. Elle se trouve sur la rive ouest de la rivière Koksoak, à environ 50 km en amont de la baie d'Ungava.

« Le roulement du personnel, ça peut devenir essoufflant. À un moment, on a tous été un nouveau mais ici, c'est toujours à refaire, déplore Caroline Jalbert, infirmière de nuit à la clinique de Kuujuaq depuis quatre ans. Lorsqu'une infirmière a terminé sa formation sur le terrain, elle quitte le Nord quelques mois plus tard. »

La Régie régionale de la santé et des services sociaux Nunavik effectue actuellement un sondage auprès d'ex-infirmières du Nunavik pour connaître les raisons de ces départs et améliorer la rétention. La Régie est préoccupée par le recrutement des infirmières parce que les besoins sont grandissants. « La population augmente et vieillit, mais il y a aussi beaucoup d'enfants, le taux de natalité est l'un des plus élevés au Canada ! », précise Minnie Grey.

L'équipe

Francine Charron, infirmière de formation et directrice générale de l'agence Solutions Nursing, renseigne les infirmières qui s'intéressent à la pratique dans le Nord. Elle a mis sur pied une formation pour celles qui s'intéressent à cette pratique. Son agence travaille avec d'autres agences à recruter des infirmières et des infirmières auxiliaires pour couvrir les besoins du Nord-du-Québec.

Selon elle, pour être infirmière au Nunavik, il faut posséder certaines qualités : grand sens des responsabilités, bon jugement clinique, capacité d'adaptation, humilité, minutie et surtout désir et capacité de travailler en équipe.



© Mariève Paradis

Le Centre de santé Tulattavik de l'Ungava à Kuujuaq dessert plus de 5 000 habitants.



© Mariève Paradis

L'infirmière Marie-Jeanne Gignac à Puvirnituq

Claude Marcotte-Gravel, infirmière à Kuujuaq depuis deux ans et demi, raconte que le partage de connaissances entre les infirmières est très enrichissant et exige de savoir travailler en équipe. « L'environnement de travail est stimulant grâce à l'expérience de chaque infirmière. Ça m'a permis d'en apprendre davantage en soins d'urgence et en obstétrique. » Claude possédait une expérience en cardiologie et en soins intensifs qui s'est révélée très utile pour elle et toute l'équipe. D'ailleurs, Caroline Jalbert conseille à toute infirmière qui souhaite travailler dans le Nord d'acquérir de l'expérience sur le terrain. Selon elle, les infirmières ayant une expérience en soins intensifs, en urgence, en psychiatrie et en pédiatrie pourront particulièrement la mettre à profit.

Une pratique autonome

Avec de la passion dans la voix, Claude relate comment son travail lui permet de toucher à tout : hospitalisation, clinique d'urgence, suivi de femmes enceintes et de patients souffrant de maladies chroniques, initiation de thérapies médicamenteuses selon les ordonnances collectives et de traitements antibiotiques après diagnostic, conformément aux protocoles du guide thérapeutique.

En l'absence de médecin sur place, le Conseil des médecins, dentistes et pharmaciens de l'établissement de Kuujuaq délègue aux infirmières certains actes répertoriés dans le guide thérapeutique de l'établissement avec les protocoles à suivre. Cette pratique offrant plus d'autonomie aux infirmières peut en motiver plusieurs, mais Francine Charron se méfie de celles qui souhaitent « jouer au petit médecin ». Selon elle, mieux vaut connaître ses limites professionnelles et ne pas les dépasser.

Depuis un an, Julien Roy est infirmier à Kangiqsualujuaq, autrefois George River, le village le plus à l'est du Nunavik. Auparavant, il avait travaillé deux ans et demi à Kuujuaq, situé à 160 km. Il entame donc la quatrième année de son congé nordique sans solde de l'Hôpital de Montréal pour enfants.

Dans ce village de 875 habitants, au nord de la ligne des arbres, il n'y a pas de médecin sur place. Tous les après-midis, comme dans une clinique sans rendez-vous, le personnel infirmier accueille les gens qui souhaitent être évalués. « Il y a des protocoles pour consulter le médecin au téléphone ou pour prescrire des médicaments. Le médecin est toujours au bout du fil si on a des questions », précise Julien. Toutes les quatre à six semaines, le médecin passe une semaine au village pour voir les patients. Entre-temps, ceux qui ont besoin d'une consultation médicale plus poussée sont transportés par avion à Kuujuaq.

Il faut aussi savoir s'adapter rapidement aux situations stressantes. Un polytraumatisé intubé peut rester quelques jours à l'unité de médecine de Kuujuaq, le temps que le blizzard se calme, avant qu'on puisse le transférer à Montréal. Dans ces situations, les infirmières ne peuvent pas non plus compter sur la présence, par exemple, d'inhalothérapeutes pour s'occuper du patient intubé.



Source : Régie régionale de la santé et des services sociaux Nunavik.

L'adaptation

Marie-Jeanne Gignac est infirmière au département du Centre de santé Inuulitsivik de Puvirnituk depuis trois ans. Après 27 ans à l'urgence de l'Hôpital Pierre-Boucher, l'infirmière de 58 ans voulait retourner à ces anciennes amours, là où tout a commencé. « Dans les années 1970, j'ai travaillé à la Baie-James et au Nunavik. Quand tu aimes travailler dans le Nord, quand tu as connu le Nord, c'est une maladie, tu veux y retourner ! », dit-elle, des étincelles dans les yeux.

Bien qu'ayant déjà vécu dans le Nord, Marie-Jeanne a traversé une période d'adaptation. « Dans ma tête, il n'y avait personne de plus prêt que moi pour travailler au Nunavik. Mais j'ai vite compris que je devais m'adapter à une autre manière de vivre. »

Francine Charron a travaillé cinq ans au Nunavik à la fin des années 1990. Elle confirme qu'il faut se préparer professionnellement, mais aussi psychologiquement, avant d'aller travailler au nord du 55° parallèle. « Le plus beau cadeau que le Nord m'ait donné, c'est de vivre le moment présent. Ça change une personne de travailler là-bas, mais il faut être prêt à changer », affirme-t-elle.

Pour Julien, la connaissance de la culture l'a aidé à offrir de meilleurs soins. « J'ai eu de la chance. Lorsque je travaillais à l'Hôpital de Montréal pour enfants, j'ai côtoyé des enfants inuits. Je connaissais donc un peu leur culture et leur histoire avant de me rendre au Nunavik. » Cela a facilité son intégration. Qu'ils soient interprètes, secrétaires ou préposés, les Inuits travaillant à l'hôpital sont essentiels

pour comprendre la communication non verbale et l'histoire de la population locale. Quelques infirmières inuites pratiquent au Nunavik.

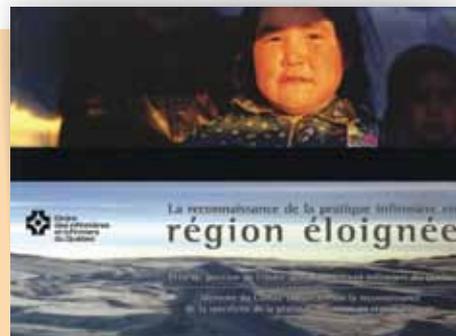
Connaître quelques mots de base en inuktitut démontre un effort que la population locale apprécie beaucoup. Dotés d'un grand sens de l'humour, les Inuits aiment entendre les « Quallunaat » – mot qui veut dire Blancs – parler leur langue. C'est un moyen de briser la glace pour de nombreux professionnels.

Les défis

La pratique infirmière étant différente et les moyens, limités, les défis sont nombreux. Pour Julien, le plus grand demeure la prise en charge des personnes souffrant de troubles de santé mentale. « C'est un problème fréquent qu'on ne comprend pas très bien. C'est difficile. Il n'y a pas de suivi psychiatrique dans les villages. Il n'y a qu'un psychologue à Kuujuaq », constate l'infirmier de Kangiqsuajuaq. Cette situation est dénoncée par de nombreux leaders inuits dont Mary Simon, ancienne présidente de Inuit Tapiriit Kanatami, un organisme qui représente les Inuits du Canada à Ottawa. « Personne ne veut parler du fait que de nombreux Inuits vivent avec des problèmes de santé mentale. Le taux de suicide est sept fois plus élevé qu'ailleurs au Canada et nous n'avons aucun service psychologique permanent dans les villages », explique-t-elle en affirmant que la stigmatisation de la maladie mentale joue un grand rôle dans le manque d'intérêt suscité par cette situation. Elle-même a dû se rendre à Ottawa pour y suivre une thérapie. Native de Kuujuaq, Mary Simon souhaite entamer une discussion sur la santé mentale des Inuits afin que d'autres se lèvent aussi pour demander de meilleurs services.

Autre défi pour nombre d'infirmières : établir une relation de confiance avec les patients. Elena Labranche est infirmière auxiliaire. Elle a grandi à Kuujuaq. Elle a amorcé sa carrière en santé avec un emploi étudiant comme interprète au Centre de santé Tulattavik. Pour elle, bâtir une relation de confiance prend du temps. « Ça aiderait de connaître notre histoire et notre culture de façon plus approfondie », confirme-t-elle. Pour y arriver, elle suggère aux infirmières de s'impliquer dans la communauté pour mieux connaître les gens, mais surtout pour y rester plus longtemps.

Pour ceux et celles qui souhaitent vivre l'aventure, Marie-Jeanne Gignac a ce conseil : « Allez-y l'esprit ouvert, sans préjugés, pour connaître ce peuple fascinant. »



En 2005, l'OIIQ a publié une prise de position sur la reconnaissance de la pratique infirmière en région éloignée. L'OIIQ y reconnaît les spécificités de cette pratique de même que la formation qui s'y rattache.